

Bulletin trimestriel janvier 2000

Société Historique de Soissons



Société archéologique, historique et scientifique de Soissons 4 rue de la Congrégation 02200 Soissons

Téléphone-répondeur-fax: 03.23.59.32.36

C.C.P. PARIS 5.331-56.Y

Site Internet: http://perso.wanadoo.fr\sahs.soissons.net

Association reconnue d'intérêt général à caractère culturel par la DSF de l'Aisne le 25.9.1996

SOMMAIRE

L'illustration de la couverture est de notre sociétaire René Verquin à l'aide d'une photographie aimablement prêtée par le club de l'aérodrome de Soissons-Courmelles.

- 3 activités pour le premier trimestre.
- 4 élection du Bureau pour l'an 2000 et informations diverses.
- 5 quoi de neuf dans notre bibliothèque cette année ?.
- 7 le quartier général allemand de Margival, par M. Pierre Rhode, le 17 octobre 1999.
- 12 misère et charité, hier et aujourd'hui, par M. Robert Attal, le 14 novembre 1999.
- 14 Jean Mermoz raconté par M. René Verquin aux soixante participants à notre conférence du 10 décembre 1999.
- 20 ouvrages disponibles à la vente.

En encart dans ce bulletin:

- appel de cotisation pour l'année 2000.
- pouvoir à nous retourner en cas d'absence à l'assemblée générale de janvier.

Bulletin conçu et réalisé par nos soins Dépôt légal janvier 2000 NOS

ACTIVITES

POUR LE

PREMIER

TRIMESTRE

- dimanche 23 janvier : assemblée générale annuelle :
 - rapport moral par le Président,
 - rapport financier par la Trésorière,
 - activité de la Fondation du patrimoine,
 - questions et informations diverses.
 - élection du Bureau pour l'an 2000.

Présentation commentée de diapositives, par M. Maurice PERDEREAU, montrant des enluminures du missel de St Médard, manuscrit du XIV° siècle que possède la bibliothèque municipale de Soissons.

- dimanche 27 février : conférence de M. Nicolas OFFENSTADT : « Fusillés pour l'exemple ? Les exécutions de la Première Guerre mondiale ». Toutes les armées de la Première Guerre mondiale, sauf le corps expéditionnaire australien, ont passé par les armes certains de leurs soldats jugés coupables d'infractions majeures à la discipline militaire. Ces exécutions dépassaient la simple punition du coupable pour servir d'exemple aux autres. Mais que recouvre exactement la notion de « fusillés pour l'exemple » ? On tentera ici de la clarifier et d'en étudier les aspects polémiques. Quelques cas d'exécutions serviront à démonter les mécanismes de la répression. Nicolas Offenstadt, agrégé d'histoire, pensionnaire de la Fondation Thiers, enseigne à l'Institut d'études politiques de Paris et poursuit des recherches sur la mémoire de la Grande Guerre et les discours et rites de paix à la fin du Moyen Age. Il vient de publier « Les Fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective (1914-1999) » aux Editions Odile Jacob. Les sociétaires intéressés pourront lui demander la dédicace de son livre paru en novembre dernier.
- dimanche 26 mars: M. Jacques BERNET, secrétaire de la Société d'histoire moderne et contemporaine de Compiègne nous parlera du marquisat d'Attichy et de ses seigneurs au XVIII° siècle. Passé aux mains de la grande famille noble poitevine des La Trémoille en 1719, le marquisat d'Attichy était constitué d'un important domaine foncier et immobilier situé sur les paroisses d'Attichy, Berneuil, Couloisy et Cuise-la-Motte dont on connaît la description détaillée par sa mise sous séquestre comme bien d'émigré à l'automne 1792. Sa communication évoquera aussi quatre générations de La Trémoille à Attichy, du début du XVIII° siècle à la Révolution française qui conduisit au démantèlement du domaine seigneurial et à la dispersion de ses héritiers.

Ces trois réunions auront lieu comme d'habitude à 14 heures 30

dans la salle de l'auditorium du Centre culturel de soissons.

ELECTION DU BUREAU POUR L'AN 2000

Après avoir entendu les rapports moral et financier, l'assemblée générale du 23 janvier aura à élire son bureau pour l'année 2000. Selon les statuts et le règlement intérieur, le Bureau sortant proposera :

1 président

M. Denis ROLLAND.

3 vice-présidents

MM. Robert ATTAL, Maurice PERDEREAU,

René VERQUIN.

1 secrétaire

M. Georges CALAIS.

1 trésorier

Mme Madeleine DAMAS.

1 trésorier adjoint

M. Lucien LEVIEL.

1 bibliothécaire

M. Pierre MEYSSIREL.

1 archiviste

M. Maurice PERDEREAU.

2 membres

Mme Jeanne DUFOUR, M. Yves GUEUGNON.

Conformément au règlement intérieur, les autres candidats à tous ces postes sont invités à se faire connaître par écrit au plus tard huit jours avant l'assemblée soit avant le samedi 15 janvier.

Si vous ne pouvez assister à cette assemblée générale, et pour que celle-ci puisse délibérer valablement, nous vous prions instamment de nous retourner le pouvoir joint à cet envoi après l'avoir complété, daté et signé.

La traditionnelle coupe de champagne clôturera cette première réunion de la nouvelle année pour laquelle nous vous adressons, dès à présent, tous nos meilleurs vœux.

DNOORMADOONS DOVERSES

Bienvenue à huit nouveaux adhérents :

Mme Denise AUGRAS, de Paris,

Mme Suzanne LESERF, de Soissons,

MM. Maurice BAILLEUX, d'Angers,

Michel CINTRAT, de Morsain,

Yves GREMONT, de St Rémy-les-Chevreuse,

Alloune LAHLOU, de SOISSONS

Jean LIEVAUX, de Compiegne,

Jean SAGET-LETHIAS, de Soissons.

lournée des sociétés d'histoire de l'Aisne : un succès par la qualité des intervenants et aussi par le nombre de participants aussi bien à la conférence du matin à Soissons (250 personnes) qu'au repas de midi à Coucy (193 convives) et à la visite guidée du château. Même si une averse, vers 18 heures, à quelque peu brusqué la fin de la visite, cette journée aura été unanimement appréciée.

Appel de cotisation pour l'an 2000 : puisque sans changement par rapport à l'an dernier, cet appel est joint au présent bulletin. Pour faciliter la tenue de notre fichier, un retour dans la période proposée nous serait agréable.

Dons déductibles: à l'heure de ce renouvellement d'adhésion, rappelons que la reconnaissance de notre Société comme organisme d'intérêt général par la Direction des Services fiscaux autorise les particuliers à déduire de leur revenu imposable, dans une certaine limite, les versements qu'ils ont effectué à son profit. Un reçu fiscal justificatif leur est alors délivré par nos soins.

Quoi de neuf

dans notre bibliothèque

cette année?

1) Ouvrages que nous avons achetés :

- Histoire et dictionnaire des guerres de religion par A. Jovanna, J. Boucher, D.Biloghi, G. Le Thiec.
- La noblesse française par Suzanne Fiette.
- l'Aisne des terroirs aux territoires par André Fiette.
- Les faïences de Sinceny par Chantal Soudée-Lacombe.
- Jehan le chroniqueur : légendes du Soissonnais par Jules Brisez.
- Histoire du Valois de Carlier (réédition 3 tomes en 6 volumes).
- Les églises fortifiées de Thiérache (circuits).
- Guide des églises fortifiées de Thiérache par Jean-Paul Meuret.
- Département de la Marne par J. Chalette : volume 1 : statistique générale, volume 2 : dictionnaire des communes.
- Les noms de lieu du département de l'Aisne (A à L) par Jean Malsy.
- Wolfsschlucht 2 : autopsie eines führerhauptquartiers (Q.G. de Margival) par P. Rhode et W. Sünkel (en allemand).
- Les fusillés de la Grande guerre par Nicolas Offenstadt.
- Soissons 1918 par Douglas V. Johnson et Rolfe L. Hillman (en anglais).

2) Ouvrages qui nous ont été offerts :

- don anonyme:
 - histoire de Coincy Fère, Oulchy, par de Vertus.
- par l'auteur, M. Maurice Bailleux :
 - histoire de Mont Notre-Dame Nourriture et cuisine au Moyen-âge.
- par M. Philippe Baud:
 - Chassemy pendant la guerre 14-18.
- par l'auteur, M. Charles-Henri de Bélizal :
 - historique sur Moussy-Verneuil.
- par l'auteur, Mlle Amandine Desmaison :
 - mémoire de maîtrise : la Ligue à Laon 1589-1594.

- par M. Roland Guerre:

- divers n° des revues Préhistoire et archéologie Archéologia Dossiers de l'archéologie Histoire et archéologie Annales historiques compiégnoises n° 10 à 15 Revue L'Histoire n° 68, 192, 196, 204, 207 & 208, 210, 214, 216, 220, 225, 229, 231 Jean Vilar de Claude Roy.
- par l'auteur, M. Yves Gueugnon:

- les géographes du Soissonnais.

- par M. Yves Gueugnon:

- Verlaine à Broussais par P. Valléry-Radot - Verlaine : poésies et proses. Bulletins du cercle généalogique de l'Aisne n° 29 à 34, 36 et 37.

- par l'auteur, M. Michel Hourlier:

- monnaies médiévales de Soissons dans la revue numismatique 1998.

- par l'auteur, M. Jean Liger:

- le château de Septmonts : Léman, un peintre oublié.

- par M. Denis Rolland:

- Illyrine par G. de Morency (photocopies).

- par M. Dominique Roussel:

- Chemins de la mémoire : affiches de l'exposition.

3) Ouvrages reçus dans le cadre d'échanges :

- Noyon dans la Grande guerre, par la Société historique de Noyon.

- Attichy et ses cantons 18°, 19°, 20° et les annales 73-74 & 75-76 de la Société d'histoire moderne de Compiègne.

- bulletins de la Société historique de Noyon : juillet-décembre 1998 et janvier-

juin 1999.

- volume 192 (1996-1997) de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon et de Franche-Comté.



Ces documents, comme tous ceux de notre bibliothèque, peuvent être consultés - et même, pour la plupart, empruntés - lors de nos permanences des mercredis et samedis de 16 à 18 heures.

Wolfsschlucht 2

ou le quartier général allemand de Margival

(exposé de M. Pierre RHODE le 17 octobre 1999)

Note liminaire: cet article n'est, en fait, qu'un raccourci du livre de Pierre RHODE - Werner SÜNKEL
WOLFSSCHLUCHT 2
Autopsie eines Führerhauptquartiers
paru en 1993 aux éditions W. SÜNKEL à LEINBURG

Aucun document relatif à la construction des ouvrages de Margival n'a été trouvé à ce jour. Le dépôt central des archives des fortifications de la ligne Siegfried et du mur de l'Atlantique fut détruit sur ordre fin mars 1945, quelques jours seulement avant l'arrivée des Américains ; un exemplaire des plans y figurait certainement. Pour cette raison, la chronologie de la construction ne repose que sur des sources orales et des erreurs ne sont évidemment pas à exclure.

Selon plusieurs auteurs, notamment Ruge et Speidel, les travaux autour de Margival avaient commencé dès 1940 dans le cadre de l'opération « Otarie », c'est à dire du débarquement prévu en Angleterre. Comme ce projet d'invasion fut évoqué pour la première fois le 21 mai 1940 et qu'il devait être achevé avant le début de la mauvaise saison, les travaux effectués n'auraient pas pu être très importants, tout au plus quelques baraquements ainsi que l'aménagement sommaire du tunnel. De toute façon, il se serait agi, tout au plus, d'un Q.G. avancé, le Q.G. principal étant Adlerhorst situé à environ 3 km au Nord de Francfort.

Les travaux d'un Q.G. prévu cette fois dans le cadre de la défense contre un débarquement allié commencèrent sans doute à la fin de l'année 1941 sur une petite échelle et dans le second semestre de l'année 1942 sur une large échelle.

A ce moment, les Allemands attendaient le futur débarquement allié dans la partie la plus étroite de la Manche, et plus précisément de part et d'autre de l'embouchure de la Somme. Le Q.G. devait donc être construit dans le Nord de la France mais à une distance suffisante des côtes pour ne pas se trouver assez rapidement dans la zone des combats.

Le Q.G. Adlerhorst évoqué ci-dessus se trouvait à environ 155 km des frontières belge, française et luxembourgeoise; cette distance semble avoir été retenue pour le choix d'un site en France. Il fallait également un tunnel, de préférence sur une voie secondaire, capable d'abriter le train de Hitler.

Le site de Margival remplissait ces deux conditions. Mais le facteur décisif pour le choix final fut indubitablement le fait que le caporal Hitler avait participé fin mai 1918 à la grande offensive allemande durant laquelle il passa tout près de son futur Q.G.. Les événements d'alors le marquèrent au point d'écrire quelques années plus tard dans « Mein Kampf » : « ce sont là les impressions les plus exaltantes de ma vie ».

Mais comme le site ainsi retenu se trouvait assez près de l'Angleterre, il n'était pas à l'abri ni d'un bombardement, ni d'une attaque par parachutistes ou d'un coup de main de la Résistance. C'est pourquoi les Allemands édifièrent un important périmètre défensif autour du Q.G. proprement dit qui s'étendait essentiellement de Vauxaillon, au nord, jusqu'à Chivres-Val, au sud, sur environ 10 km, et de Terny-Sorny, à l'ouest, jusqu'à Laffaux à l'est, sur environ 4 km; il n'était d'ailleurs pas achevé au moment de l'arrivée des Alliés.

L'importance de ce périmètre défensif ressort aussi du fait qu'il devait faire partie intégrante de la ligne Kitzinger, une ligne de défense dont le tracé, en arrière du front de mer, avait été étudié fin 1943.

A l'intérieur du périmètre défensif se trouvait le Q.G. proprement dit, long d'environ 1,5 km et large de 0,5 km, dans les bâtiments duquel les données venues du front étaient rassemblées, sélectionnées puis analysées en vue des décisions à prendre. Le bâtiment principal était évidemment la demeure de Hitler faite d'une avancée et d'un blockhaus-abri. L'erreur commise à Adlerhosrt où 28 personnes auraient dû loger audessus du chef de l'état allemand était bien sûr évitée ici. L'habitation était divisée en deux parties bien distinctes : une aile privée et une aile officielle.

Les autres constructions identifiées avec certitude sont très rares. Il s'agit :

- du bâtiment du haut commandement des forces armées (OKW),
- du central téléphonique,
- du bâtiment des téléscripteurs,
- du chalet bavarois.
- de la piscine,
- du cinéma,
- des locaux de servitude comme la salle des machines, la station de pompage, les blockhaus de la défense intérieure,

Au-dehors du périmètre défensif, d'autres constructions se trouvaient encore plus loin comme celles du château de Mailly, de Couvailles, etc.

Pour l'ensemble de ces installations, la consommation de béton se monte à environ 175.000 m³; il faut avoir cette énorme consommation à l'esprit lorsqu'il est question de l'utilisation de W2 dans son rôle prévu de Q.G. durant une demi-journée le 17 juin 1944.

Hitler était venu en avion de Berchtesgaden, en Bavière, jusqu'à l'aérodrome de Metz-Frescaty. Là, il prit une voiture et arriva de bonne heure à Margival en compagnie du général Schmundt, son aide de camp principal, du général Jodl, le chef du bureau des opérations de l'OKW, et de plusieurs autres officiers de haut rang. Il fut accueilli au chalet bavarois. Il se rendit ensuite dans la salle de réception de sa demeure où il eut, à partir de 9 heures, des entretiens sur la situation militaire avec les officiers responsables des opérations en France, à savoir le commandant en chef du front ouest, le maréchal von Rundstedt, le commandant en chef du groupe d'armées B, le maréchal Rommel et le commandant en chef des armes V, le général Heinemann. Ces trois hauts gradés étaient accompagnés de leur chef d'état-major respectif, les généraux Blumentritt et Speidel et le colonel Walter.

Il y eut une interruption à midi pour un rapide déjeuner dans le chalet bavarois, suivi, paraît-il, d'une rencontre entre journalistes et officiers pour propager l'utilisation de l'arme V1.

Puis les entretiens reprirent dans la salle de réception mais, à l'annonce de l'approche d'avions alliés, ils furent continués et achevés dans le blockhaus-abri.

Chez beaucoup d'auteurs, il est question d'une fronde des généraux qui réclamaient l'arrêt de la guerre. Or, les seuls à pouvoir s'exprimer à ce sujet, du fait de leur rang, étaient von Rundstedt et Rommel; aucun des deux ne fut limogé dans les jours suivants, ce qui semble prouver que leurs remarques n'avaient pas été très virulentes.

Vers 15 heures, les officiers mandés pour les entretiens repartirent. Avec les personnes restantes, Hitler fit alors, vers 16 heures, une promenade au cours de laquelle il montra sans doute le secteur où il était passé en mai 1918. Cette interprétation est plus logique que celle généralement admise selon laquelle il montra la localité de Lizy où il avait séjourné en 1917-1918. Puis il repartit pour Berchtesgaden. Pour les différentes étapes de ce trajet retour, il y a également plusieurs variantes chez les historiens.

W2 connut tout de même encore une activité assez intense avec le séjour du maréchal Model, le commandant en chef du front ouest du 19 au 28 août 1944. Au moment de son départ précipité, le site ne fut pas défendu malgré les ordres de Hitler « de tenir W2 jusqu'au dernier homme ».

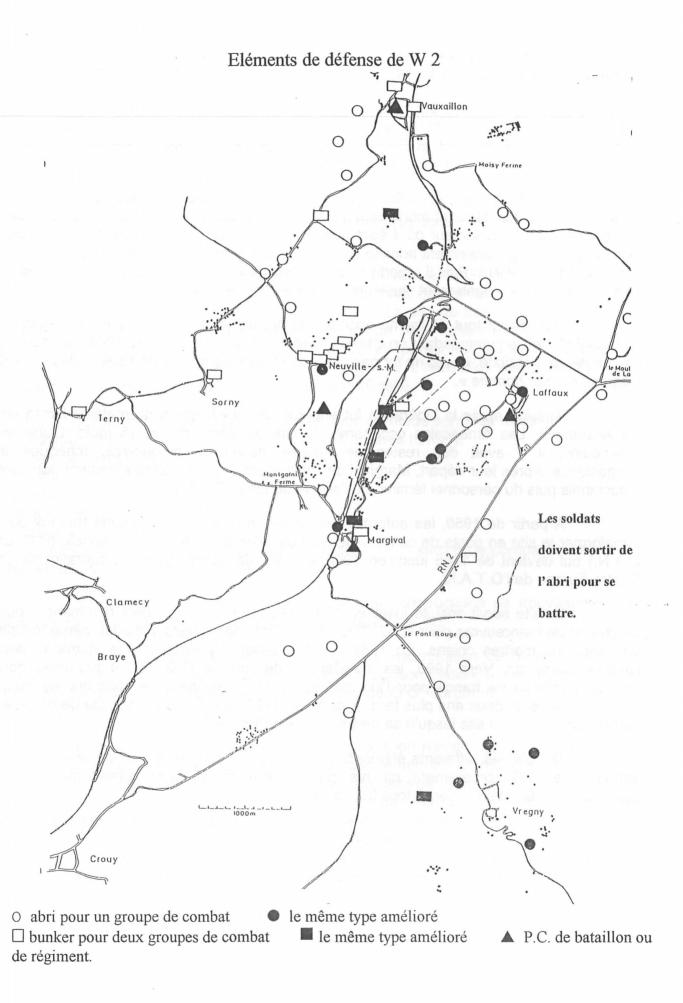
Aussitôt après la Libération fut effectué un recensement du matériel laissé par les Allemands. Les Américains occupèrent le site pendant environ 18 mois. Outre les Américains, il y avait des restes de troupes italiennes, polonaises, tchèques et yougoslaves. Après leur départ, Margival devint d'abord un camp d'entraînement pour des Indochinois puis du personnel féminin de l'armée de terre (P.F.A.T.).

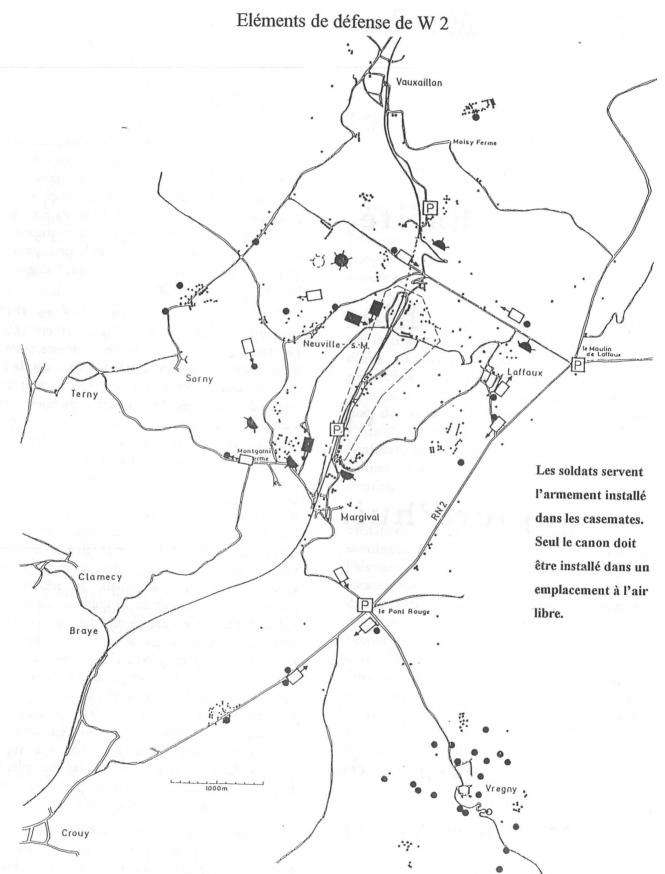
A partir de 1950, les autorités françaises réalisèrent d'importants travaux pour transformer le site en poste de commandement de la défense aérienne nationale (P.C. de D.A.N.) qui devient de 1955 jusqu'en 1968 le poste de commandement opérationnel de Centre Europe de l'O.T.A.N.

Le site servit ensuite jusqu'en 1985 de centre d'entraînement commando, puis de champ de manœuvres pour le 67^{ème} régiment d'infanterie. Vers 1986 fut même installé un centre de maîtres chiens. En 1987, il fut question d'y installer une infirmerie pour l'armée allemande. Vers 1990, les installations de l'ancien Q.G. furent assainies pour environ 7 millions de francs pour l'installation du 11^{ème} régiment de choc qui les quitta cependant à peine deux ans plus tard. A partir de 1992, le 67^{ème} R.I. s'occupa de nouveau de l'administration du site jusqu'à sa dissolution en juillet 1993.

Depuis, les différents éléments du site ont été proposés à la vente et certains vendus. Le Q.G. proprement dit n'a pas encore trouvé d'acquéreur mais il est malheureusement déjà ouvert à tous les vents!

Pierre RHODE.





[•] emplacement d'observation et de combat pour 2 hommes, surnommé « tobrouk »+□casemate pour 1 mitrailleuse et ← casemate plus moderne pour 1 mitrailleuse, ces deux types étant avec défense intérieure et défense rapprochée par caponnière → abri avec cloche à trois embrasures → abri avec cloche à 6 embrasures □ abri pour canon antichar.

Misère

et

charité,

hier

et

aujourd'hui.

(exposé de

M. Robert ATTAL

le 14 novembre 1999)

La misère que l'on croyait bannie en France réapparaît aujourd'hui sous forme de précarité. Mais pour mieux en saisir les fondements, il est bon de l'analyser sur le long terme. Qu'en était-il hier, au XVII° siècle ?

Maintenant que nous maîtrisons le système des crises économiques cycliques, nous savons que le XVII° siècle, et singulièrement « le grand Siècle » 1661-1715, qui correspond au règne de Louis XIV, fut un siècle de dépression économique avec une monnaie rare et chère. La politique de prestige du roi et le poids écrasant des guerres aggravèrent vivement cette situation. La nation en supporta le poids et le petit peuple en paya le prix le plus élevé : pour lui, il s'agissait tout simplement de survivre.

Soissons fut assiégé deux fois, en 1617 pendant les guerres de la Ligue, et en 1650 pendant les guerres de la Fronde. Peu importaient les assaillants et les défenseurs de la cité, les uns et les autres se comportaient en soudards: les récoltes étaient piétinées et saccagées aux alentours, des abbayes brûlées, des fermes détruites et des rançons exigées des habitants et de l'Eglise. Faute de réserves de grains, c'était la disette pour l'année en cours (1650), aggravée par le fait que les terres n'étaient pas ensemencées. Mais au poids des guerres s'ajoutait l'état de sous-production chronique de l'agriculture, incapable de nourrir correctement la population du royaume. Sur les riches terres du Soissonnais, le rendement moven à l'hectare était de 10 quintaux de blé. Il suffisait d'une mauvaise récolte due aux aléas du climat pour qu'apparaisse le spectre de la famine. Celle-ci survient en 1661; elle est terrible. Les pauvres, chassés des campagnes, affluent à la ville: « ils assiègent la porte des maisons et des églises et font retentir l'air de plaintes et de cris » écrit un chroniqueur. La mort fauche des centaines de vies. C'est une catastrophe démographique puisque dans le village de Bruys, par exemple, le nombre des décès est multiplié par cinq alors que les naissances tombent de dix à trois.

Sur ce fond de dénuement et de misère physiologique éclate, pour ainsi dire dans la foulée, une épidémie de peste à Soissons en 1665, probablement propagée par des soldats. La ville est isolée pendant près de six mois mais cela ne peut empêcher la faux de la mort de

prélever un lourd tribut : près de 800 personnes disparaissent sur une population de 7.000 âmes.

Comment faisait-on face à l'époque au déferlement de la misère ? Le roi se déchargeait du problème de l'assistance sur l'Eglise. L'administration se bornait à édicter des règlements dans un souci d'ordre public et laissait le soin au clergé de secourir les pauvres et les malades. Dans le Soissonnais, l'Eglise possédait environ le tiers des terres labourables, souvent regroupées en grosses fermes de plusieurs centaines d'hectares. Elle dirigeait l'hôtel-Dieu, en fait un hôpital des pauvres, et l'hôpital général imposé par le roi, dans un souci d'ordre public, où l'on enfermait les pauvres en les faisant travailler. Malgré cela, la misère était telle que les édiles de la ville, en 1667, interdirent la mendicité à Soissons sous peine « de fouet, de rasage et de bannissement ». Le pauvre était ainsi nié. Les ors du « grand Siècle » perdent ainsi un peu de leur éclat.

Enjambons les siècles. Malgré révolution industrielle du XIX° siècle, la misère se transportant des campagnes aux banlieues ouvrières des villes, le spectre de la pauvreté reste présent dans nos sociétés. La famine n'y est pas absente; de 1846 à 1849 en Irlande, par exemple, elle fauche 700.000 personnes. Il faut attendre la fin de la seconde guerre mondiale et. depuis, les progrès inouïs de la science, des techniques, des rapports entre les hommes avec des avancées démocratiques et syndicales importantes, pour voir le spectre de la faim disparaître. Le rendement à l'hectare dans le Soissonnais est de 80 quintaux de blé contre 10 au XVII° siècle. L'espérance de vie est passée de 27 ans au XVII° siècle à 76 aujourd'hui. Si la France a connu pendant les « trente glorieuses », de 1944 à 1974, une expansion continue avec le plein emploi, elle souffre aujourd'hui d'un chômage important avec, comme corollaire, une nouvelle pauvreté, une précarité qui paralyse une part non négligeable du corps social. Soissons est particulièrement touché par le chômage avec la fermeture des grands pôles industriels basés sur la sidérurgie et le départ du 67° R.I. Aucun relais important n'a été pris avec, comme conséquence, un taux de chômage reçord en Picardie: 15 % contre 11 de moyenne nationale. nombre des bénéficiaires du revenu minimum d'insertion (R.M.I.) a augmenté de

30 % de 1995 à aujourd'hui, traduisant la précarité grandissante; il est aujourd'hui de 2.200 F. pour une personne seule.

La précarité s'est cristallisée dans les logements sociaux, avec un pôle de fixation: l'ensemble Presles-Chevreux. On y trouve 41 % de la population soissonnaise, ce qui contribue à donner à la ville un aspect bicéphale avec un centre historique et commerçant et une périphérie besogneuse où les immigrés sont surreprésentés: 20 % de l'ensemble. Cette précarité se traduit par une détresse morale, l'absence de repères, un enlisement dans la noncitoyenneté débouchant sur l'atonie ou la violence.

Pour faire face à cette misère, la mairie dispose d'un centre communal d'action sociale qui instruit les dossiers du RMI, de l'allocation d'aide au logement, qui dirige le centre de réinsertion de la Porte-Hozanne, la résidence « Amitié », le foyer des Cordeliers, l'accueil de nuit des isolés,... L'action sanitaire et sociale s'articule autour de l'action sociale, de l'aide à l'enfance, aux personnes âgées, aux handicapés. Toutes ces actions pèsent lourd dans les budgets municipaux et départementaux.

Cette aide est relayée par les associations caritatives. Elles sont particulièrement nombreuses à Soissons. Est-ce le poids de l'histoire qui explique le phénomène? En effet, l'association Anne-Morgan, rebaptisée AMSAM, date de la fin de la guerre 14-18 dont elle est une des conséquences heureuses dans la région. Le Secours catholique a pris le relais de l'Eglise dont l'implantation est millénaire dans le Soissonnais. Le Secours populaire lui, obéit, non pas à une action de charité, mais à la solidarité sociale, à un devoir citoyen. Ajoutons Emaüs, les « restos du cœur » etc., ce qui donne un maillage extrêmement dense à Soissons. On n'y meurt pas de faim mais on vit dans l'inquiétude des lendemains car la précarité peut atteindre tout un chacun.

Conclusion: depuis le XVII° siècle, les progrès accomplis sont considérables. Quel avenir pour Soissons? ville dortoir de la région parisienne ou résurrection autour d'activités créatrices? Les atouts ne manquent pas pour redynamiser la ville.

Robert ATTAL.

L'accident, pour nous, ce serait de mourir dans un lit.

Jean MERMOZ dans son livre Mes Vols

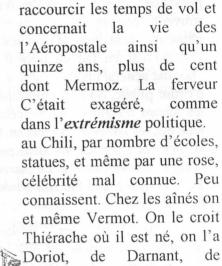


Raviver la mémoire de Jean Mermoz permet de le laver de certains préjugés polluant.

Il ne fut ni un ultra intolérant, ni compromis dans une poubelle politico-financière, mais il se battit pour obtenir le retrait des hydravions imposés à l'Aéropostale pour les remplacer par des

appareils plus rapides afin de ne voler que de jour. L'enjeu la survie équipages et marché de 50.000.000fr or. En membres d'équipage disparurent, populaire en fit un archange. exagèrent ceux qui l'engluent

Bien qu'honoré de l'Aisne rues, stades, musées, plaques et plus qu'une Mermoz n'est d'élèves des écoles Mermoz le le confond avec Blériot, Berlioz en Méditerranée. mort affublé des idées de Déat, de



Philippe Henriot, on ne sait plus très bien. On y a même confondu les Croix de Feu avec une secte.

Mermoz semblait indestructible. A sa mort, Gauche et Droite le couvrirent d'éloges. Mais, témoin d'une époque de scandales et ennemi des compromissions, Mermoz vivant était devenu un gêneur. Selon Bernard Marck, un de ses biographes, les discours cachèrent mal les larmes de crocodile et un grand soupir de soulagement qui s'échappèrent des milieux officiels. Il n'était plus, selon une définition policière, qu'un cadavre exquis.

Consulté sur cette idée suspecte, le filleul de Mermoz, M. Gilbert Louis, dans une lettre manuscrite, dramatisa plus encore. Mermoz, n'acceptait pas que soit détruite la Ligne construite au prix de tant de sacrifices. Finalement, c'était un homme qui gênait et qu'il fallait faire

disparaître. C'est difficilement admissible.

1. Charles Mermoz père à Soissons

Le 25 septembre 1899, à Aubenton, Charles Mermoz épouse Gabrielle Gillet. A la naissance de Jean le 9 décembre 1901, leurs voisins sont témoins de scènes sur une paternité contestée. Charles assume cette paternité. Gabrielle le méprise et s'enfuit avec son fils de 2 ans à Mainbressy, chez ses parents qui l'accueillent sèchement.

Charles, hôtelier, se métamorphosa en comptable. Après la guerre de 14-18, il fut salarié à Soissons par la Sté de reconstruction, les Régions Libérées. C'est donc au Tribunal de Soissons que la procédure de divorce le rattrapa, le 29 décembre 1922, quelque vingt ans après leur séparation. Puis il travailla au journal L'Argus soissonnais, rue St Antoine. Les descendants Bruneteaux n'ont plus d'archives depuis l'Epuration de 1945. Après la mort de son fils, Charles trouva un emploi au Ministère de l'Air à Paris. Où il mourut en 1939.

L'Office notarial de Soissons conserve les dossiers des Mermoz-Téron, bien archivés mais sans grand intérêt.¹

Charles eut deux domiciles à Soissons, gérés par le Cabinet Legrand. Au recensement de 1921



Jean Mermoz et son père à la pêche sur les bords de l'Aisne dans les années 30

il cohabite au 33 avenue de Paris avec Marie Francière, son fils et sa mère. Dans une lettre du 9 avril 1923 à Mangaby, Jean atteste qu'il vint à Soissons voir son père. Il rend compte aussi que l'amie de son père y est honorablement connue. Au recensement de 1936, Charles habite 24 rue Charpentier, ex *Maison du Rideau* jusqu'en août 1999.

Les Mermoz étaient en parenté avec les Payen, coutellerie et articles de pêche, rue du Collège. Le père et le fils furent photographiés à la pêche sur les bords de l'Aisne à Soissons. C'était une photo de convention, publicitaire peut-être. Selon notre adhérente Cécile Derlon, Jean venait voir son père dans une Delage décapotable verte.

Père et fils furent fêtés par la Municipalité lors de la visite du pilote à Soissons le 13 février 1935. Il fit, malgré un fort enrouement, une conférence au *Casino* sur l'Aéropostale avant une réception à l'hôtel la *Croix d'or*. L'*Argus Soissonnais* ne publia pas

de photo du reportage de cette visite. Il subsiste un exemplaire de l'invitation faite aux conseillers municipaux et sa photo dédicacée trône encore à l'aérodrome de Vauxbuin.

Le 27 décembre 1936, Charles, dans une lettre datée de Soissons par erreur en 1937, remercie Air France de l'invitation aux obsèques aux Invalides. Ayant quitté Soissons le 25 février 1937 pour Paris, il approuve l'émission d'une médaille à la mémoire de son fils.

Les archives de la Police³ sur les réunions des Volontaires Nationaux, du PSF et celle des Croix de feu du dimanche 26 novembre 1933, salle de la Bourse, place de la République, ont été pillées. Elles ne contiennent que quelques informations pour la période de 1932 à 1937 et ne citent pas Mermoz. Pour 1936 on n'évoque que l'affaire *Formysin*.

Mermoz n'oublia pas sa Thiérache natale. Avec son avion personnel, un Potez 36, acheté avec Vsevolod de Martinov, ancien officier de la garde impériale russe, il atterrit à Mainbressy. Accompagné des enfants des écoles, il emmena son avion, les ailes repliées, par la route communale chez ses grands parents. C'est avec cet avion qu'il devait venir à Soissons le 13 février 1935. Mais le mauvais temps l'en empêcha.

2. La jeunesse de Jean

Il avait été élève à l'Ecole Professionnelle d'Hirson et il vint souvent à Folembray chez son oncle Charpentier, instituteur, jouer avec son cousin Jean. En 1913 à un meeting aérien à Bétheny, il s'intéressa aux moteurs d'avions et confia à sa famille que l'Aviation ne l'intéressait pas.

Mangaby, sa maman Gabrielle, travaillait à Charleville. L'exode subite de 1914 les sépare car ses grands parents l'ont emmené précipitamment à Aurillac. En 1917, Mangaby trouve leur adresse, passe par la Suisse, ramène son fils et l'inscrit au Lycée Voltaire.

C'est un littéraire. Il aime la poésie, surtout les Parnassiens. Il sert de modèle à plusieurs peintres. Il veut devenir sculpteur, puis journaliste, puis ingénieur, mais il rate la 2^{ème} partie du bacc. Alors Max Delty, blessé de guerre soigné par Mangaby, lui suggère de s'engager dans l'Armée de l'Air. La vie de Mermoz commença avec cet engagement.

3. Jean devient Mermoz

A Istres, à 19 ans, Mermoz passe son brevet de pilote sur Caudron G3 et il découvre les femmes. Ca lui plaît. Pour leur conquête, il se bat contre les coqs de village.

A 21 ans, on l'envoie en Syrie où il découvre sa vocation de pilote d'exception. Pacifiste profond, il rechigne à bombarder les rebelles druzes et obtient de n'être qu'un pilote sanitaire. Toutefois il goûte à l'héroïsme en aidant son équipier blessé à marcher durant quatre jours. Puis il s'écroule, moribond. Par miracle une patrouille les trouve, la langue énorme, gonflée par la soif.

Le sergent Mermoz fut décoré de la Croix de guerre TOE et de la médaille du Levant. Son chef d'escadrille le nota mal *Sous officier manquant de toutes les qualités que l'on demande aux gradés*. Malgré ce rejet militaire, il fut plus tard promu officier par un processus exceptionnel et décoré un des plus jeunes commandeurs de la Légion d'honneur.

En 1924 à Thionville, il séduit la maîtresse de son supérieur qui dès lors le brima. Dégoûté de l'Armée, il écrit à sa mère *Je ne connaissais pas la haine, maintenant, je sais ce que c'est*. En fin de contrat, il ne rempile donc pas et s'installe à Paris d'où il inonde de sa candidature une trentaine d'avionneurs. Sans succès. Plutôt la misère que l'Armée, alors il devint clochard, fit mille métiers, coucha sous les ponts. Toutefois, il eut le bonheur de piloter gratuitement comme figurant de cinéma aux studios Pathé.

4. Adopté par l'Aéropostale

Enfin le 13 octobre 1924, Didier Daurat le convoque chez Latécoère à Toulouse. Le voyage coûtant 75 F, il emprunte 20 F à sa mère et il copie 4000 enveloppes pour le reste. Ce fut son premier exploit au service de l'Aéropostale. Daurat le fit passer par toutes les fonctions subalternes des rampants, puis lui confia la liaison Toulouse-Afrique. Il y avait alors pléthore de candidats pilotes de 14-18, qui rechignaient à troquer la gloire des combats aériens contre l'ingratitude des tâches de l'Aéropostale. Mermoz qui n'avait guère d'estime pour cette vision militaire sut endosser l'esprit de l'Aéropostale.

L'Aéropostale s'installa en Afrique vers l'Atlantique Sud. Mermoz et ses camarades connurent des conditions de vie incroyablement difficiles. Comme à Cap Juby où ils étaient exposés aux rezzous locaux. Plusieurs pilotes en moururent. Mais il suffit de relire Saint Exupéry pour retrouver cette ambiance de pionniers qu'ils inventèrent. Mermoz put affirmer plus tard : A la Ligne, le chef de bord ne se critique pas. Dans un équipage, il y a un second pilote qui peut être du Front Populaire, un mécanicien communiste, un navigateur socialiste. Tous se fichent de la politique. Nous savons qu'il y a 12.000 kilomètres à accomplir en 60 heures. C'est un but lointain, fait de la bonne volonté et du courage de tous.

En 1925, il est muté à Barcelone pour assurer Barcelone-Malaga. Il y vécut une période exubérante, jouant au toréador le jour et au conquistador de femmes la nuit.

En 1926, il assure la liaison Casablanca-Dakar. Un jour, après un atterrissage forcé en plein désert, il est prisonnier de Maures qui le relâchent contre une rançon de 1000 pesetas. Ces rançons atteignirent 5000 pesetas. Belle manne grâce à la fréquence des pannes.

En 1929, il est envoyé au Brésil, pour la grande conquête magnifiée par les journaux. Mermoz défricha les immensités de l'Amérique du Sud, y battit des records, non pas pour battre des records mais pour banaliser l'impossible. Ses collègues lui reprochèrent sa rigueur au travail. Je ne vous impose rien répliquait-il, et il le réalisait lui-même. Alors, tout le monde suivait.

Entre chaque vol il organisait les relations avec l'Administration locale. Il fallait créer des aérodromes et leur ravitaillement. Il se révéla aussi bon organisateur et diplomate que pilote. Santiago lui doit même une équipe de rugby.

L'épopée de l'Aéropostale a fait l'objet de maintes publications plus enrichissantes que le présent résumé. *Mermoz* de J.Kessel, *Mes Vols* de Jean Mermoz lui-même, la revue *Icare*, l'*Aéropostale* de Heimmermann & Margot et bien d'autres.

5. Mermoz se marie

Séducteur athlétique au regard doux, la gloire de Mermoz lui facilitait les conquêtes féminines. Il cumula des amours au gré des escales. Par exemple, au Tabaris à

Buenos-Aires, toutes les jeunes entraîneuses furent amoureuses de lui, mais il les vit se flétrir au cours des années.

S'il fut clochard à 22 ans, à 29 dans un testament fait au profit de sa mère, il avoue 320.000 F d'économies. Il peut se marier. Il se laisse séduire par Gilberte Chazottes, une française d'Argentine de 18 ans. Pendant ses fiançailles il annonça son mariage à sa maîtresse du moment. Elle lui dit gaiement Passe cette dernière nuit avec moi. A leur hôtel, gare de Lyon, elle s'endormit, suicidée, dans ses bras.

Le 28 septembre 1930 à Saint François Xavier, Jean épouse Gilberte. Ce qui lui sauva la vie, car cinq jours après il dut essayer un Laté28-8. Motivé par son nouveau statut social, il accepta d'endosser un parachute. Or l'avion se disloqua, lacérant le parachute. Mermoz sauta mais fut sérieusement blessé.

Souffrant mal la rivalité de l'Aviation, Gilberte un jour le provoqua: Et si je me couchais devant ton avion pour t'empêcher de décoller? En galant homme il lui répondit sans hésitation qu'il lui passerait dessus. Il plaisantait. ... Peut-être pas.

Gilberte n'admettait pas les absences de son mari, ni ses amitiés trop prolétaires à son gré, celle du mécanicien Collenot par exemple, ni l'influence de sa belle-mère, ni sa stérilité vexante. Elle le rendit aussi responsable de la mort accidentelle de son frère, devenu pilote par admiration. Ils se séparèrent en été 1935. Jean venait d'acheter un château à sa femme dans le Lot, une bastide à restaurer.

A la disparition de son mari, malgré leur séparation, Gilberte se conduisit en veuve et afficha la même dignité que sa belle-mère. Après trois ans de veuvage, elle épousa René Couzinet, génie de l'aéronautique, ami de son mari. Le 16 décembre 1956, on les trouva à Paris, suicidés, ruinés.

L'Aéropostaleagonise

Avant 1930, seuls les dirigeables allemands prenaient des passagers vers l'Amérique du Sud. Pour le courrier, on catapultait les avions, à mi parcours, depuis des bateaux. Mermoz voulait un transport aérien total.



courtes et radiogoniométrie.

On prit un avion Laté 28, on ajouta deux flotteurs, on passa le moteur Hispano-Suiza de 500 à 600 cv, et le Laté 28 devint hydravion monomoteur, Laté 28.3. Et Mermoz put tenter l'impossible. Le 12 mai 1930 il joint Saint Louis du Sénégal à Natal au Brésil, en 21 heures, soit 3.173 km avec 130 kilos de courrier. Ces chiffres nous semblent dérisoires aujourd'hui, mais pour l'époque c'est fabuleux. D'autant plus qu'on venait d'inaugurer le Laté 28-3 suivi du trajet par deux bateaux avec radio à ondes

La difficulté, c'est la traversée du Pot au Noir près du Brésil, une zone sans visibilité, centre d'alizés redoutables. Les hydravions ne pouvant s'élever qu'à 500 m, ils sont plus souvent au ras des flots, sous les torrents de pluie qui aveuglent le cockpit. Mermoz a ouvert un panneau latéral pour surveiller la surface de l'océan. Torse nu, crispé aux commandes, mouillé de sueur, de pluie et parfois des embruns des vagues.

Si l'aller fut glorieux, le retour à Dakar fut fatal au Laté 28.3. Désobéissant aux consignes de Daurat, Mermoz tente 52 décollages. Le 53^{ème} réussit. Mais à 900 km de Dakar, une fuite d'huile l'oblige à amerrir. Il est recueilli avec son équipage et le courrier par un bateau d'où il voit son avion couler. Effondré, il sait qu'il va au conflit contre Daurat et que le Laté 28.3 ne sera pas

adopté sur la Ligne.

En fait, cet échec est une chance, car il adopte la merveille du moment, conçue pour battre des records : le *Bernard 80.GR*. Du 30 mars au 2 avril 1931, à Oran, il bat le record en circuit fermé, soit 8.960 km en 59 h, pratiquement seul aux commandes. En effet, Paillard son copilote, victime d'une crise aiguë d'appendicite, ne pouvait plus le relayer. Il refusa à Mermoz d'atterrir avant la conquête du record. C'était héroïque mais peu raisonnable, car il en mourut quelques jours après.

Rien ne va plus. L'Aéropostale est en liquidation judiciaire. Mermoz engage ses 300.000 F d'économies plus un emprunt de 200.000 F, pour aider l'avionneur *Bernard*. Au cours d'un décollage pour un autre record, l'avion s'écrase en bout de piste. Les avions *Bernard* sont trop

lourds. On les interdit de vol. Mermoz est ruiné.

En 1932, René Couzinet lui propose son trimoteur 70, l'*Arc en Ciel*, un avion très sûr, pouvant voler avec un moteur arrêté. Le génie de Couzinet est en avance de quelque 10 ans sur les autres constructeurs, même étrangers. L'avion est accepté sur l'Atlantique Sud.

Au milieu de cette valse hésitation Didier Daurat est mis à la porte de l'Aéropostale. La nuit, on a changé les clés de son bureau. *Viré comme un salaud*, dit il. Il avait créé l'Aéropostale, recruté et formé ses héros, imposé l'esprit décrit par Saint Exupéry et mis en place un parc de 200 avions, 17 hydravions, quatre navires et quelques avisos.

En octobre, la Direction de l'Aéropostale propose à Couzinet un protocole d'achat de l'Arc en Ciel si l'avion réussit à faire l'aller retour Paris-Buenos-Aires dans les conditions nécessaires au

service postal.

En janvier 1933, Mermoz entreprend ce vol de conviction, entièrement financé par Couzinet. Il décolle du Bourget pour Istres, Port-Etienne, puis Saint-Louis du Sénégal. De là, il joint l'Amérique du Sud. L'exploit est fantastique. Ils sont fêtés à Rio, Buenos-Aires, Montevideo. A son retour à Villacoublay, l'accueil inouï lui fait espérer qu'il a trouvé l'appareil idéal, que les commandes vont affluer, que Couzinet est sauvé et la Ligne aussi.

Mais Pierre Cot, nouveau Ministre de l'Air, promet à Couzinet et Mermoz d'honorer le protocole cité plus haut par une aide maxima compatible avec les possibilités actuelles. Ce qui, en clair, signifiait qu'ils n'auraient rien. L'Arc en Ciel finira sa carrière, pourrissant, abandonné dans

un hangar du Bourget.

Malgré le succès de ce raid, malgré les efforts des équipages, malgré l'organisation instaurée par Daurat, Mermoz, Saint Exupéry et les autres, c'est la déconfiture. Mermoz est révolté par l'injustice qui conduit à la fermeture de la Compagnie. Il s'expose quasiment seul pour sauver du déshonneur Bouilloux-Laffont, mécène de l'Aéropostale en Amérique du Sud. Ce n'est qu'en octobre 1933 qu'Air France sauve l'Aéropostale en l'absorbant.

7. Mermoz entre en politique

En 1934, Mermoz entra en politique pour sauver la Ligne de l'Amérique du Sud. Il devient prosélyte du colonel La Rocque. S'il avait alors, au sommet de sa popularité, manifesté la moindre ambition électorale, il aurait raflé les suffrages de *tous* bords politiques. On l'accusa même de vouloir supplanter La Rocque. Mais il confirma La Rocque comme son mentor politique et son chef. En devint-il pour autant un sympathisant extrémiste? Il fréquenta Pierre Cot, fut même photographié avec lui à l'Elysée en 1933. En devint-il pour autant un sympathisant Gauchiste?

En juin 1936, le Ministre de l'Intérieur Salengro dissout la Ligue des Croix de feu. En juillet, frôlant l'illégalité, La Rocque fonde le Parti Social Français, et désigne Mermoz comme vice-président. Ce qui valut à Mermoz, en octobre, d'être perquisitionné et inculpé pour tentative de reconstitution de ligue dissoute. Il avait affirmé à l'Assemblée constitutive du PSF le 12 juillet

1936 Je n'ai jamais fait de politique et je n'aime pas cela. Seules les questions sociales me passionnent et m'intéressent. J'ai eu à en souffrir, d'autres en souffrent. Voilà pourquoi j'entre au PSF, parce que ce n'est pas un parti, parce que nous devons vivre sous un seul signe, autour d'un chef... le colonel La Rocque, mon chef, celui auquel j'ai voué le meilleur de moi-même; je le mets sur le même plan que mon métier et cela, pour moi, c'est le maximum de ce que je peux faire.

Mermoz est écoeuré. Le gouvernement Front Populaire aurait-il osé l'incarcérer? On ne le saura jamais car sa mort deux mois après, suspendit les poursuites. C'était vraiment un cadavre

exquis. Comme Salengro que la calomnie venait de pousser au suicide.

En fin 1936, la Direction d'Air-France ordonna à son Inspecteur Général Mermoz d'effectuer lui-même une traversée de l'Atlantique Sud pour redonner confiance aux équipages envers les Laté 301. Ces hydravions étaient si peu sûrs qu'il ne cessait de les dénoncer jusqu'à en remettre sa démission, refusée évidemment.

Mermoz et Collenot affirmaient que les structures de ces hydravions se déformaient en vol, affectant l'efficacité des gouvernes. Et les hélices avaient la manie de s'échapper.

Un an avant sa mort, Mermoz pilote le Laté 301 *Croix du sud.* A Port-Etienne, un moteur s'emballe. Le mécanicien ne peut mettre l'hélice en drapeau. Mermoz réussit à amerrir avant que l'hélice ne s'échappe.

Dix mois avant sa mort, le Laté 301 Ville de Buenos-Aires disparaît dans l'Atlantique Sud, avec Collenot, son mécanicien et confident, son ami le plus profond. Mermoz est définitivement meurtri car quelques semaines auparavant, Collenot lui avait écrit sa crainte des nouveaux moteurs Hispano. La prochaine fois, je ne reviendrai pas...Le matériel n'est plus à la hauteur. Nous y passerons tous, monsieur Mermoz. Oui, tous.

Quatre mois avant sa mort, c'est le Laté 301 Ville de Rio de Guillaumet qui amerrit à Dakar avec un groupe arrière arrêté. L'arbre brisé, l'hélice ne tenait plus que par la casserole.

Mermoz et Edouard Serre, directeur du matériel d'Air-France, demandèrent le retrait de ces



appareils. On ne les écouta pas et Mermoz se plaignit Je suis persuadé que nous allons vers un coup dur ... J'accepterais de piloter une brouette, à condition qu'elle soit solide. Ainsi, Mermoz avait reçu mission de risquer plusieurs

vies dont la sienne, pour justifier des biellettes à oeilletons ou autres bricoles. C'est tragiquement lamentable.



Comment Mermoz va-t-il mourir? Vous le saurez dans un prochain bulletin.

René Verquin Conférence-diner du 10.12.99

22.12.1926 Règlement après divorce. Certificat de propriété. Brevet.

21.01.1927 Dépôt de décharge.

11.06.1927 Déclaration de succession de Mermoz-Teron 16.07.1913

Bourghuin Marie née à Sainte Foie, sa mère

¹ Dossier de maître Jouy le 14.01.1997. Mermoz-Téron Jules Athanase, veuf de Marie à Hannappes, Ardennes.

² Francière Marie née à Anizy-le-Château en 1882. Veuve. Employée aux Régions Libérées. Francière Maurice né à Brancourt, son fils. Employé aux R.L

³ Archives municipales Mme Martine Duval

Ouvrages disponibles à la vente

à notre siège

Bulletins de notre Société: de la 1^{ère} série: le n° 18 - de la 3^{ème} série: les n° 1 à 3, 5, 8, 10 et le n° 20 spécial Soissons en 1814 - de la 4^{ème} série: les n° 1, 9, 11 à 14, 16 à 19, au prix unitaire de 60 F.

Tables 1^{ère} et 2^{ème} séries et 3^{ème} et 4^{ème} séries, au prix unitaire de 30 francs.

Bulletins de la Fédération : les n° 1, 3 à 12 et 14 à 38, au prix unitaire de 50 F.; les n° 39 à 41 au prix unitaire de 60 F.

Livres et brochures diverses :

- la bataille du Chemin des Dames 1917 Gérard Lachaux (120 F.)
- le Soissonnais dans tous ses états Robert Attal (100 F.)
- Soissons gallo-romain : découvertes anciennes et récentes Bernard Ancien et Marie Truffeau-Libre (70 F.)
- l'ancienne collégiale de Mont-Notre-Dame Jacques Téaldi (70 F.)
- par monts et par vaux en forêt de Villers Jacques Chauvin (30 F.)
- répertoire archéologique des cantons de Vic et d'Oulchy-le-Château (30 F.)

Tirés à part au prix unitaire de 10 francs :

- les sires de Coucy et de St Médard.
- le donjon d'Ambleny.
- le cimetière mérovingien de la colline St Jean et l'église St Jacques.
- le portail Ouest de St Pierre de Boursonne.
- les deux chapelles de Salsogne et Messieurs de Wolbock.
- le vendangeoir de Laniscourt au 18° siècle.
- les seigneurs et le château de Pringy.

pour un envoi postal, ajouter 20 francs pour l'affranchissement.